*Ami du Clergé* du 27 juillet 1950

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

## SOMMAIRE

**Simples notes dominicales.** — **XXX.** 12e Dimanche après la Pentecôte : Le double amour, 217.
**Triduum d'adoration.** — I. La Sainte Messe, 218. — II. La communion, 220. — III. La présence réelle, 222.
**Varia.** — Réflexions sur la simplicité : La simplicité dans la vie spirituelle, 224.

## SIMPLES NOTES DOMINICALES

*(12e Dimanche après la Pentecôte)*

### XXX

### LE DOUBLE AMOUR

Mes frères,

Il est une question que parfois se posent les esprits réfléchis en songeant aux moyens de salut que Dieu a fournis à l'humanité : Comment Dieu assurait-il le salut aux hommes avant la venue de Jésus-Christ ? Les textes liturgiques proposés à notre méditation, en ce dimanche, vont nous permettre de répondre, en même temps qu'ils nous mettront à même de préciser les lois fondamentales du salut lui-même.

#### I. — *L'Epître : Jésus-Christ préparé*

S. Paul écrit aux chrétiens de Corinthe. Dès la première ligne il affirme avec force : « Mes frères, c'est *par Jésus-Christ* que nous avons en Dieu une telle confiance. » Cela veut dire que ce n'est qu'en Jésus-Christ, avec lui, par lui, que nous pouvons approcher de Dieu, parler à Dieu comme il convient, et lui demander ce qu'il faut, en vue de notre salut éternel.

La seconde pensée de S. Paul est d'humilité et d'abandon : « Ce n'est pas, dit-il, que nous soyons capables de penser quelque chose comme de nous-mêmes, mais *notre capacité vient de Dieu* ». Que nous sommes loin, avec une telle certitude, de l'orgueil insensé de tous ceux qui veulent faire de l'homme un Dieu et qui s'imaginent que la matière est tout et qu'en son évolution, le plus haut degré de perfection qu'elle ait pu atteindre, c'est précisément notre science actuelle.

Mais S. Paul ne veut pas parler surtout des réalisations d'ordre naturel, bien que, là aussi, il soit vrai que « toute notre capacité vient de Dieu seul » et non de nous-mêmes. Il parle de l'ordre de la grâce et du salut, des conditions surnaturelles de notre immortelle destinée, et dans cet ordre-là il est évident que nous ne pouvons rien par nous-mêmes et que c'est Dieu qui nous prévient, nous attire à lui, nous inspire, nous aide, et que toute notre vie de croyants tire de lui seul son principe et sa fécondité.

S. Paul continue en établissant une comparaison entre l'ancienne alliance et la nouvelle. C'est ici que nous apercevons la réponse à la grande question : comment Dieu assurait-il aux hommes des moyens de salut, avant la venue du Christ ?

Il y avait, avant Jésus-Christ, une religion divine, il y avait une première alliance entre Dieu et les hommes. Cette religion connut deux vastes étapes : la religion patriarcale et la religion de Moïse. Ce n'est que la seconde, la religion de Moïse que S. Paul veut considérer ici, car c'est elle que beaucoup de Juifs refusaient de dépasser pour adhérer à la foi du Christ, qui en était la conclusion providentielle et divine. L'A. T. avait pour but de préparer le N. T. C'était déjà par Jésus-Christ annoncé, préparé, espéré, qu'il pouvait conduire non pas directement au ciel, mais à ce séjour d'attente, que nous appelons les Limbes, que l'Evangile nomme aussi « le sein d'Abraham », et où Jésus ressuscité devait apporter la joie, en annonçant aux justes qui s'y trouvaient leur prochaine ascension au paradis, en même temps que lui-même.

Cela nous fait comprendre les aspects contradictoires du langage de S. Paul au sujet de la Loi de Moïse : d'une part, il la glorifie, dans notre épître en disant que cette Loi fut tellement entourée de gloire que les enfants d'Israël ne pouvaient fixer la face de Moïse, à cause de l'éclat de son visage. D'autre part, il nomme cette Loi « un ministère de mort », parce que sans Jésus-Christ elle ne conduisait pas à la vie, et encore « un ministère de condamnation », car ceux qui s'y attachent, après que son temps est passé et que Jésus-Christ est venu remplacer l'ébauche primitive par les institutions définitives, sont condamnés par la Loi de Moïse elle-même, qui se donnait essentiellement comme provisoire, jusqu'à la venue du Messie. Pour S. Paul, il ne peut y avoir de doute, la Loi de Moïse n'est plus qu'un ministère de la condamnation, tandis que la Loi de Jésus-Christ est « le ministère de la justice », ce qui veut dire « le ministère de la sanctification ».

Faut-il en conclure que nous ne gardons rien de la Loi de Moïse, qu'elle est tout entière périmée ? Bien loin de là ! L'Evangile va nous le prouver.

#### II. — *L'Evangile : La loi de charité*

Les premières lignes de cette page, qui est tirée de S. Luc, sont une contradiction éclatante de la thèse que nous venons de voir dans S. Paul :

> « En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez, car je vous le dis, beaucoup de prophètes et de rois ont voulu voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu et entendre ce que vous entendez et ne l'ont pas entendu. »

Voilà qui est clair : les plus grands esprits du passé, les prophètes inspirés de Dieu, ceux dont nous lisons et méditons les oracles, avec admiration et gratitude, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel et tous les autres, les rois les plus pieux et les plus sages, David, le chantre merveilleux des psaumes, Salomon et bien d'autres encore, ils tenaient les yeux fixés sur l'avenir, tous, ils attendaient *quelqu'un* : ils auraient voulu voir et entendre Celui qui devait venir : *Jésus-Christ.*

Dans cette attente étaient-ils toutefois privés des lumières indispensables ? Non. Un docteur de la Loi se lève, en effet, dans la synagogue où se passe, de toute évidence, notre scène, et il l'interroge, « pour le tenter », c.-à-d. pour *éprouver sa science spirituelle.* « Maître, dit-il, que dois-je faire pour posséder la vie éternelle ? »

Remarquons avant tout la netteté et la majesté de la question posée : *la vie éternelle,* c'est notre tout ; la vie actuelle n'en est qu'un prélude, une préparation, une préface obscure et difficile. La vie éternelle, c'est cela le salut ! Donc, avant Jésus-Christ, on savait fort bien, au moins dans les milieux instruits, le sens de la destinée humaine. La Loi de Moïse bien comprise conduisait à cette conclusion : posséder la vie éternelle, cela seul est nécessaire !

Jésus accepte la question et par suite il approuve. Et comment ne l'accepterait-il pas, lui qui avait dit : « Que sert à l'homme de gagner tout l'univers s'il vient à perdre son âme ? » A son tour, il demande au docteur de lui dire ce que la Loi répond à la question qu'il a posée, et sans hésiter le docteur réplique :

« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et de toute ton âme et de toutes tes forces et de tout ton esprit et ton prochain comme toi-même. »

Réponse puissante et grandiose ! Voyez-vous comment Dieu a pourvu, dès l'origine, aux nécessités de notre salut. Sans doute ce salut ne sera opéré qu'en Jésus-Christ et avec Jésus-Christ, répétons-le, mais les moyens d'y parvenir n'ont jamais manqué aux hommes, et quels étaient donc ces moyens : *l'amour de Dieu et l'amour du prochain.* Ce n'est pas Jésus-Christ qui a formulé cette double Loi. elle remonte à la création de l'homme. Adam et Eve et toute leur postérité ont été créés pourquoi ? *Pour aimer ! Aimer Dieu et aimer le prochain !*

Jésus est formel sur ce point, car il approuve le docteur : « Tu as bien répondu, lui dit-il, fais cela et tu vivras ! » Et ce qu'il lui dit à lui, il le dit par là même à chacun de nous. La suite de l'Evangile est ravissante : le docteur veut savoir « qui est son prochain ». Avec une instantanéité merveilleuse, Jésus lui répond par une des paraboles les plus exquises, celle du bon Samaritain. Il suffit de la lire pour l'admirer, tant elle est claire, délicate, profonde ! Ton prochain, ô homme, c'est ton semblable, c'est tout homme qui a besoin de toi, tout homme que tu peux secourir, ennemi ou ami, concitoyen ou étranger, connu ou inconnu : rien de plus universel que la loi d'amour du prochain, comprise comme une application de la loi d'amour de Dieu !

* *

Puisque S. Paul nous apprend que nous ne pouvons rien par nous-mêmes mais que toute notre capacité vient de Dieu, et puisque Jésus-Christ nous enseigne que toute Loi se résume en ce mot : *tu aimeras !* demandons. en toutes nos prières le grand secret du salut : le secret d'aimer Dieu et d'aimer notre prochain. Ainsi soit-il.

## TRIDUUM D'ADORATION

### I

#### LA SAINTE MESSE

Des voix venues de tous les horizons ne cessent de reprendre, sous des formes parfois diverses, la parole de S. Pierre aux Juifs : « Il n'y a de salut que dans le Christ », et l'humanité doit revenir vers lui.

Mais, en employant les mêmes mots, on ne parle pas toujours la même langue. Pour beaucoup, revenir au Christ, ce n'est que garder certains principes imprescriptibles de la loi naturelle rééditée par le Christ, une certaine primauté du spirituel, « les valeurs morales ».

Pour nous autres catholiques, il s'agit d'autre chose. Revenir au Christ, ce n'est pas seulement restaurer certains principes de justice, de devoir, de loyauté, c'est faire retour au Christ lui-même, au Christ toujours présent, vivant et agissant dans le mystère de l'Eucharistie. C'est jusque-là que va la parole de Pierre et de ses successeurs : « Le salut n'est en aucun autre » (Act., IV, 14).

Et d'abord, il n'y a pas de salut sans l'acte premier de ce mystère eucharistique, celui par lequel Jésus s'immole mystiquement, s'offre en communion et se rend présent sur l'autel : le saint sacrifice de la messe. Pourquoi ? Parce que l'efficacité du sacrifice de la croix est appliquée, dans la suite des temps par la messe et parce que la messe demande la participation de ceux qui doivent en bénéficier.

En deux mots : la messe c'est le *salut réalisé,* et c'est le *salut accepté :* salut réalisé, puisqu'il transmet et applique aux vivants le salut par la croix ; salut accepté, puisque les vivants doivent y consentir et y participer librement.

Ces deux pensées nous aiderons à mieux nous persuader de la nécessité de la messe.

#### I. — *Messe : Salut réalisé*

Le salut n'a été acquis au monde que par la croix. Le Christ est le Sauveur de l'humanité par son immolation volontaire sur le Golgotha ; le Vendredi Saint, quand le prê-

tre présente la croix à nos adorations, il chante par trois fois : « *in quo salus mundi pependit*, notre salut était suspendu à ses bras. »

Car l'humanité n'était pas seulement une création égarée qui avait besoin d'un maître pour la remettre sur le droit chemin, elle était aussi une création pécheresse, séparée de l'homme, dans l'attente d'une expiation qui la réconcilierait avec son Créateur.

Cette expiation a été accomplie une fois pour toutes sur le Calvaire. La victime, Jésus, est innocente et pure, pleinement docile à sa vocation et même avide de la remplir, d'une dignité infinie ; le sacrificateur est le même que la victime, égal à elle, car c'est aussi Jésus, non parce qu'il se serait donné la mort, mais parce qu'il l'a acceptée librement, sans faire appel à ces légions d'anges qui auraient pu l'arracher des mains de ses ennemis ; l'immolation est totale dans son étendue et dans son intensité, comme on peut s'en rendre compte en méditant sur les douleurs du Fils de Dieu dont aucune ne lui a été épargnée au cours de sa Passion ; les fruits du sacrifice sont tous atteints et en plénitude par l'adoration, l'action de grâces, la prière, l'expiation d'un Homme-Dieu. « O véritable sacrifice, ô digne victime qui a brisé les portes de l'enfer, qui a délivré le peuple captif et lui a rendu la vie du bonheur ! » (Vêpres, *sabb. infra hebdom. Pasch.)*.

« Qui lui a rendu la vie du bonheur ! » — N'y a-t-il pas quelque ironie à parler de la sorte ? Quand on songe aux misères et aux malheurs que le monde vient de traverser... Précisément, qu'après dix-neuf siècles de rédemption, il reste encore sur la terre des ilôts ou des époques qui nous donnent l'impression de la barbarie antique, cela devrait nous faire comprendre la nécessité du sacrifice de la messe, et du retour au Christ.

Avec le drame du Calvaire le salut du monde est acquis, le capital de la Rédemption est constitué. Mais il faut qu'une main puise à cette plénitude pour nous faire l'aumône du nécessaire, que le contact soit établi entre les générations d'aujourd'hui et le Christ rédempteur d'autrefois. Et c'est par la messe que se fait cette transmission, par la messe qui applique aux âmes au fur et à mesure de leur apparition sur la terre les mérites de la Passion et de la mort du Sauveur.

N'oublions pas le premier acte de ce drame. Le soir du Jeudi Saint, lorsqu'il institue la Sainte Eucharistie, parlant comme si le sacrifice était déjà accompli : « Voici mon corps livré pour vous », « Voici mon sang répandu pour vous », parce que son heure était venue et que rien désormais ne ferait changer sa résolution d'obéissance au Père, le Sauveur a dit : « Faites ceci en mémoire de moi. » A ce moment il offrait un vrai sacrifice, qui était déjà son sacrifice de la croix, et il a commandé de le répéter par le sacrifice de la messe. Ses apôtres et en leur personne leurs successeurs en ont reçu l'ordre formel, avec le caractère sacré que revêtent les dernières volontés d'un homme.

Ainsi la messe n'est pas seulement une cérémonie religieuse plus sainte que les autres parce qu'elle serait le rappel de la Passion du Sauveur. Elle est cette Passion, cette mort, cette immolation renouvelée d'une façon non sanglante et par le ministère du prêtre. Elle est renouvelée afin que nous soit appliqué à nous et à notre temps le mérite du Golgotha, afin que le sang de la victime descende sur nos âmes pour la purifier, afin que soit établi le contact entre le monde pécheur de notre génération et le Rédempteur unique et universel.

II. — *Messe : Salut accepté*

Cette messe ne nous applique pas mécaniquement notre salut à nous. Il y faut notre consentement et notre participation. Elle doit être un salut accepté.

Pourquoi ? Parce que Dieu ne nous sauve pas sans nous.

Aussi y a-t-il obligation sous peine de péché d'assister à la sainte messe chaque dimanche. Ce n'est qu'un commandement de l'Eglise, dira-t-on ! Oui, mais un commandement de l'Eglise qui a son origine dans l'ordre même du Sauveur : « Faites ceci en mémoire de moi. »

A l'autel celui qui s'offre à nouveau à Dieu le Père pour le salut du monde c'est vraiment le « Christ total », c.-à-d. le Christ avec tous ses disciples, le Chef ou la tête avec les membres, tout le corps mystique. Cette offrande se fait par le ministère du prêtre. Par le ministère du prêtre doublement, d'abord parce qu'il parle au nom de N.-S., mais aussi parce qu'il parle au nom des fidèles dont il est comme le mandataire.

Il parle au nom de N.-S. A la consécration, il est bien évident qu'il tient la place du Christ. Sur l'hostie et sur le vin il dit : « Ceci est mon corps », « ceci c'est le calice de mon sang. »

Il parle au nom des fidèles. Il ne parle pas au singulier, mais au pluriel : «*Offerimus*, nous vous offrons »... « Priez mes frères afin que mon sacrifice et votre sacrifice »... « Nous vous en supplions, Dieu tout-puissant, ordonnez que ces offrandes soient portées par les mains de votre saint Ange... afin que *nous tous qui participerons à ce sacrifice* par la réception du corps infiniment saint et du sang de votre Fils nous soyons remplis de bénédiction céleste et de grâce. »

Nous voyons par là que la messe garde toute sa valeur et obtient tous ses effets même indépendamment de l'assistance des fidèles, puisque le prêtre tient notre place ; mais nous voyons aussi qu'elle suppose pourtant cette assistance. Au *Memento* le prêtre dit : « Souvenez-vous, Seigneur, de vos serviteurs et de vos servantes *et de tous ceux qui nous entourent.* » Et l'Eglise souhaite une participation qui aille jusqu'à l'union effective par la sainte communion : le prêtre prie spécia-

lement pour tous ceux qui participeront à ce sacrifice par la réception du Corps infiniment saint et du sang de son Fils...

De toute façon, si cette assistance n'est pas requise à chaque messe qui se célèbre, elle l'est, vous le savez, au moins en certaines circonstances, le dimanche et aux fêtes d'obligation, afin que le signe soit donné que nous reconnaissons notre condition de pécheur, la nécessité de notre rachat par le Rédempteur, notre acceptation de ce salut, et que nous apportions notre quote part à cette immolation par l'acceptation de l'offrande de toutes nos propres souffrances en expiation et en réparation. C'est avec un esprit humilié et un cœur contrit que nous vous demandons Seigneur de nous recevoir.

C'est à la messe en effet que nous disons notre *Fiat* expressément, que nous unissons nos sacrifices à celui de la seule victime agréée, que nous parachevons ce qui manque à la passion du Christ selon la parole de l'Apôtre. Pauvres sacrifices, sans valeur par eux-mêmes. Mais unis à celui de notre Rédempteur ils se trouvent englobés et valorisés dans le sien.

De cette valorisation de notre offrande, la goutte d'eau, ajoutée dans le calice au vin qui sera consacré, nous offre le symbole frappant et toujours rappelé. La matière du sacrifice c'est le vin, ce n'est pas l'eau ; mais cette goutte d'eau mêlée au vin se trouve avec lui transubstantiée, c.-à-d. totalement changée au corps et au sang du Christ. Ainsi nos sacrifices quotidiens : fatigues, infirmités, tristesses du cœur, sans valeur par eux-mêmes en dehors de la seule victime que Dieu s'est choisie, participent à sa valeur infinie d'être unis au sacrifice du Rédempteur renouvelé à la messe afin que nous soient appliqués les mérites du Golgotha.

* *

Etait-il besoin de tous ces raisonnements pour vous persuader davantage de la nécessité de la sainte messe ? Si le salut du monde avait été opéré automatiquement par le sacrifice de la croix, sans qu'il eût à être appliqué par le sacrifice de la messe, l'humanité nous donnerait-elle encore ce spectacle de haine, de guerre, de barbarie qu'elle présente ici et là ? Ou bien alors il faudrait croire à la faillite de l'œuvre rédemptrice.

De la Rédemption, il faut dire comme de la paix, qu'elle est une création continue. Chaque génération doit en recevoir sa part par l'intermédiaire de la messe.

La messe est au centre même de notre religion, parce qu'elle est la pièce maîtresse de notre salut. Le culte pourait se passer de vêpres, de salut, de processions ; il ne peut pas se passer de la messe.

Renouvelons notre volonté d'y être fidèles et d'y apporter les dispositions qui nous feront vraiment participer au sacrifice du Rédempteur, afin que notre salut devienne réalité.

---

## II

### LA COMMUNION

Le laïcisme contemporain n'est que la forme la plus récente du vieux rêve de la créature : s'affranchir, affirmer son indépendance. Déjà les anges révoltés se rallièrent à Lucifer au cri du *Non serviam,* je ne servirai pas ; nos premiers parents succombèrent à la perspective de l'égalité avec Dieu : « Vous serez semblables à Dieu » ; et les péchés de tous les temps ne font que reprendre, à leur manière la parole sinistre : « Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous ». Dans cette visée ambitieuse réside le mal foncier de l'homme.

Et pourtant l'humanité ne peut trouver de salut en dehors du Christ qui s'est fait sa vctime de propitiation. Si elle veut être sauvée, il lui faut revenir au Christ rédempteur et non à de vagues forces morales.

Notre salut tient au Christ lui-même, à sa personne par des liens plus étroits. Il nous faut nous unir à lui par la communion.

Pour nous en convaincre relisons le célèbre discours de Notre-Seigneur, l'annonce et la promesse de l'Eucharistie (Jo., VI). Jésus y annonce et promet successivement : une nourriture impérissable qui est un don de Dieu ; une nourriture qui est sa propre personne physique, sa chair et son sang ; une nourriture indispensable dont dépend notre existence.

#### I. — *Nourriture qui est un don*

Le lendemain de la multiplication des pains, la foule rejoignit Jésus près de Capharnaüm. Et alors le Maître commença : « En vérité, en vérité, je vous le dis ; vous me cherchez, non pas à cause des signes dont vous avez été témoins, mais pour les pains dont vous êtes rassassiés. Procurez-vous non la nourriture qui périt, mais celle qui demeure pour la vie éternelle, celle que le Fils de l'homme vous donnera ; car c'est lui que Dieu le Père a marqué de son seing... »

Paroles quelques peu mystérieuses aux auditeurs. En tout cas, ils comprennent que Jésus qui les a nourris miraculeusement la veille leur promet maintenant une nourriture supérieure, mais qu'ils ne peuvent gagner comme leur pain quotidien, et qui sera un pur don de sa part, au nom de Dieu son Père. Alors, comment ces juifs, si fiers des faveurs divines à la race d'Abraham, ne penseraient-ils pas, tout de suite, à quelque nouvelle manne merveilleuse comme celle qui nourrit leurs ancêtres dans le désert ?

Il s'agit de mieux encore. Jésus le leur dit. La manne n'était pas le pain du ciel qui est la demeure du Père et des saints, mais de ce ciel qui est la couche d'air en forme d'immense voûte au-dessus de nos têtes; la manne n'assurait que la vie du corps et même seulement pour la journée, non la vie de l'âme pour l'éternité ; la manne n'alimentait pas l'humanité entière, mais quelques milliers d'hommes seulement. Ce qu'annonce aujour-

d'hui le Christ, c'est un pain vraiment céleste, vraiment divin, vraiment universel : « En vérité, en vérité Moïse ne vous a pas donné le pain du ciel, le vrai ; car le pain du ciel est celui qui descend du ciel et donne la vie. »

Même s'ils ne comprennent pas encore, ce qui leur est annoncé et promis est mieux que la manne miraculeuse. Alors, du même élan que la Samaritaine entendant Jésus parler de l'eau « qui jaillit pour la vie éternelle », cette foule aspire maintenant à ce don de Dieu : « Seigneur, donnez-nous toujours de ce pain ! »

L'attention de l'auditoire est maintenant conquise, sa curiosité en éveil, son désir excité. N.-S. qui a conduit ses auditeurs aux abords du mystère peut maintenant les y introduire. Progressivement il les conduit à la révélation du grand mystère de foi et d'amour, dont l'accomplissement n'aura lieu qu'à la Cène du Jeudi Saint, mais qu'ils croiront d'emblée ce soir-là, parce qu'ils se souviendront du discours sur le pain de vie.

II. — *Nourriture qui est sa chair et son sang*

Ils ont demandé ce pain étonnant. Le voici. C'est le Christ lui-même :

« *Je suis le pain de vie* : celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui vient à moi n'aura jamais soif... Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert et ils sont morts ; Voici le pain descendu du ciel, afin qu'on en mange et qu'on ne meure pas. Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour le salut du monde. »

Nourris dans la foi au mystère de l'eucharistie dès notre enfance, nous ne pouvons nous imaginer l'ébahissement, les réactions, les mouvements divers de la foule à ces paroles. Mais l'Evangile les a notés :

Il y a les superficiels, les inattentifs qui en restent aux premiers mots et ne s'émeuvent pas outre mesure. « Je suis le pain de vie, celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui vient à moi n'aura jamais soif. » Ils croyaient avoir tout de suite saisi et ils n'ont écouté le reste qu'à travers cette première impression : Le Christ est notre nourriture : c'est lui qui nous instruit de notre destinée, qui nous enseigne les moyens de l'atteindre, qui apaise notre soif et notre faim du divin.

Il y a les ennemis de N.-S. ; ceux qui épient toutes ses paroles, qui veulent le prendre en flagrant délit de mensonge. Et les voici qui ironisent et raillent : « Lui, le pain descendu du ciel ? Mais nous savons tous d'où il vient. N'est-ce pas là Jésus, le fils de Joseph dont nous connaissons le père et la mère ? » Et pour eux inutile d'aller plus loin : tant d'extravagance enlève toute valeur à ses propos.

Il y a les non prévenus, les attentifs, ceux qui écoutent et qui réfléchissent. Ils ont bien entendu : « Le pain que je donnerai c'est ma chair pour la vie du monde. » S'il n'était notre nourriture que par son enseignement, comment parlerait-il de la sorte : on boit les paroles d'un orateur, on le dévore des yeux, on se nourrit de ce qu'il dit ; mais il ne viendra à l'idée de personne de dire pour cela qu'il donne sa chair et qu'on la mange. Ce discours les fait penser à une scène de cannibales. Ils s'étonnent et se scandalisent : « Comment peut-il nous donner sa chair à manger ? » Il s'agit bien de cela ; ils ont bien compris ; et parce que Jésus va reprendre à satiété cette expression : « manger sa chair », sans l'expliquer, ils vont se séparer de lui.

Mais une chose est certaine : N.-S. parle en termes trop réalistes pour que la nourriture dont il veut parler soit autre chose que sa chair et son sang.

III. — *Nourriture, question de vie ou de mort*

Comment cet homme peut-il donner sa chair à manger ? — N.-S. ne répond pas pour l'instant. Il réserve l'explication de ce « comment » pour un autre jour, celui de l'institution de l'Eucharistie. Alors il sera donné aux premiers communiants du Jeudi Saint d'apprendre que sa chair est vraiment le pain de vie, parce qu'elle leur sera offerte sous les espèces du pain et que celui qu'ils mangeront ce ne sera pas le Christ naturel, mais le Christ sacramentel.

Pour l'instant Jésus ne veut qu'annoncer le mystère et demander la foi en sa parole. Aussi continue-t-il d'affirmer que ce pain, c'est bien sa chair et son sang. Et il ajoute même que c'est le pain substantiel, indispensable, qui est une question de vie ou de mort :

« En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'avez pas la vie en vous-mêmes. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et moi, je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. Comme le Père qui est vivant m'a envoyé, et que je vis par le Père, ainsi celui qui me mange vivra aussi par moi. C'est là le pain qui est descendu du ciel : il n'en est point comme de vos pères qui ont mangé la manne et sont morts ; celui qui mange de ce pain vivra éternellement. »

Pouvait-il parler en termes plus nets de sa présence véritable, réelle, substantielle ? Et pareillement tant de répétitions accumulées ne marquent-elles pas la nécessité de ce pain ou de la communion ?

Parce que le Christ sacramentel est le pain de vie, il est aussi nécessaire à la santé et à la vie de l'âme que le pain de notre table est nécessaire à la santé et à la vie de notre corps. Sans son alimentation, notre vie corporelle dépérirait ; ainsi sans l'alimentation eucharistique, pas de vie spirituelle. C'est une question de vie ou de mort.

N.-S. n'entre pas dans le détail. L'Eglise précisera plus tard qu'il faut au minimum la communion pascale pour satisfaire à cette loi de la vie surnaturelle. Mais il affirme ca-

tégoriquement la nécessité de cette union non seulement morale mais physique à lui par la sainte communion. « ...Si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. »

Et devant les défections que provoquent ses paroles étranges pour notre sens humain des choses, N.-S. loin de se rétracter, exige au contraire de ses apôtres un acte de foi.

* *

Voyez-vous maintenant ce qu'implique cette formule de retour au Christ ? Pour les tenants d'une religiosité assez vague comme base de la morale, cela peut signifier simplement la remise en honneur des vérités enseignées par le Christ. Pour l'Eglise c'est le revenir au Christ lui-même, à sa personne, à la communion.

Là encore, le spectacle du monde contemporain devrait nous ouvrir les yeux. Ce monde rapproché et unifié par les conquêtes de la science n'a peut-être jamais été aussi désuni. Pour retrouver cette concorde entre les hommes, il faudrait le retour au sacrement de l'unité et que nous puissions dire avec S. Paul aux Corinthiens : « Puisqu'il y a un seul pain, nous formons un seul corps, tout en étant plusieurs, car nous participons tous à un même pain » (I Cor., x, 17).

En tout cas, même nous catholiques, nous avons à repenser cette nécessité de la communion comme de la messe. Sous prétexte que la vie du catholique qui fréquente les sacrements ne s'accorde pas toujours avec sa foi et sa morale, on a beaucoup insisté et à raison sur l'urgence d'une conduite véritablement chrétienne. Mais par contre-coup il en est résulté pour les esprits simplistes, un certain discrédit des pratiques cultuelles, comme la messe et la communion. La peur d'un mal nous conduit dans un autre. On finit par regarder, même la communion, comme une formule ou un rite dont on peut se passer ou dont l'efficacité ne vaut pas celle de solides principes de conduite. Et on en arrive à une vie sans sacrements.

Vie humaine substituée à la vie de foi. Aimons à méditer ce discours capital de Notre-Seigneur. « Comme le Père qui est vivant m'a envoyé et que je vis par le Père, *ainsi celui qui me mange vivra aussi par moi.* »

---

## III

### PRÉSENCE RÉELLE

Mes frères,

Les mots aussi ont leur fortune. Ainsi du mot « présence » : livres et articles de revues l'arborent en grand titre : « Présence de Péguy », etc. Il ne s'agit — car on l'emploie surtout pour les morts — que d'une présence purement morale, celle du souvenir, de l'influence.

Elle est d'une autre qualité la présence de Jésus dans l'Eucharistie. C'est une présence *réelle, agissante, perpétuelle.* Et c'est à Jésus, ainsi présent dans l'hostie que nous venons apporter l'hommage de notre foi, de notre reconnaissance et de notre réparation.

Laissez-moi exalter cette présence réelle, agissante, perpétuelle de celui qui fut annoncé comme l'Emmanuel, « Dieu avec nous ». Périodiquement nous avons besoin de reprendre conscience plus vive, de cette grande merveille. Vos cœurs seront mieux préparés à chanter le *Credo* de la foi et le *Te Deum* de l'action de grâces.

#### I. — *Présence réelle*

Si nous ployons le genou devant le tabernacle, si nous nous prosternons devant le Saint-Sacrement exposé, si nous nous inclinons profondément au passage de l'Ostensoir, c'est que nous savons par la foi que sous les apparences de l'hostie c'est Notre-Seigneur lui-même qui est présent en personne, véritablement, réellement, substantiellement.

Il a pu paraître, à des hérétiques, plus conforme à notre sens humain et plus facile à croire, de ne voir dans l'hostie consacrée qu'un mémorial symbolique du Christ : un emblème, comme le drapeau ; une image, comme un portrait ; un signe, comme le fanion du commandant en chef. Conception plus facile, mais qui supprime le mystère, et vide de leur sens le plus clair, le plus catégorique les paroles de N.-S.

Rappelez-vous avec quelle insistance et malgré le scandale de son auditoire, il parle de sa chair et de son sang, il répète qu'il faut « manger sa chair et boire son sang », il redit que sa chair est une *vraie* nourriture et son sang un véritable breuvage. De la part du Christ, ce serait un paradoxe insupportable s'il ne voulait promettre dans l'Eucharistie qu'un symbole et une représentation de sa personne.

A la Cène, il n'a pas parlé moins clairement. Il a dit : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang », c.-à-d., ce que j'ai dans mes mains, et qui est encore du pain et du vin mais qui ne le sera plus dans un instant, ceci est vraiment, réellement, substantiellement mon corps et mon sang. Il n'y a pas d'équivoque possible.

Ainsi l'ont compris les apôtres. Nous ne voyons pas qu'ils témoignent la moindre surprise, qu'ils demandent des explications, qu'ils fassent entre eux des réflexions étonnées. Ils y voient tout de suite l'accomplissement de la promesse.

A ce jour de la promesse, les auditeurs avaient bien compris. Beaucoup, rebutés par ce langage déconcertant, s'en allaient les uns après les autres. Devant cette désertion Pierre avait affirmé sa foi au mystère : « Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle ; nous avons cru et nous savons que vous êtes le saint de Dieu. »

Sur la parole du Fils de Dieu, qui ne peut ni se tromper ni nous tromper, l'hostie con-

sacrée n'est pas pour nous un symbole, elle est la présence réelle, véritable de Jésus au milieu de nous. Nos yeux ne le voient pas ; le regard de notre foi le reconnaît, le contemple et l'adore.

### I. — *Présence agissante*

Pour établir ainsi sa présence parmi les hommes N.-S. avait ses raisons. Sa présence sacramentelle devait servir à notre salut. C'est une présence active et agissante.

Il nous est donné, quelquefois, d'en recevoir un signe sensible. A la bénédiction des malades sur l'esplanade du Rosaire, à Lourdes, quand un infirme se lève de sa civière, marche, affirme qu'il est guéri, c'est bien là l'œuvre de la toute-puissance du Christ eucharistique qui l'a rendu ainsi à la santé. Témoignage accordé à la faiblesse de notre foi qu'il est là pour nous, comme il est descendu du ciel pour nous.

Mais « il est descendu du ciel pour nous et pour notre salut ». Son action sur les corps n'est qu'exceptionnelle et passagère. Il a prolongé sa présence pour continuer sa mission rédemptrice.

Il la continue par le sacrifice de la messe où son offrande répétée nous applique les mérites de sa passion, et aussi par la sainte communion qui nous fait vivre de sa vie. Mais n'imaginons pas qu'en dehors de la messe et de la communion le Christ eucharistique demeure inactif. Sa seule présence réelle est un rayonnement continu de grâce sur les âmes.

> Salut, ô sacrés tabernacles...
> Où la foi vient chercher et son pain immortel
> Et tes silencieux oracles [1].

Ces silencieux oracles de leur Maître les âmes les entendent qui se rendent à leur audience. Là est le foyer de la sainteté, la source du dévouement, le refuge dans toutes les tristesses.

Les saints, tous les saints, passaient des heures en adoration et en prière devant le Saint-Sacrement. Ils y goûtaient une telle intimité avec le doux Maître qu'il leur fallait se faire violence, comme un S. Louis de Gonzague ou une Ste Marguerite-Marie pour s'arracher à ce colloque. C'était pour eux comme la scène renouvelée de Marie au pied de Jésus et un avant-goût du ciel.

Toutes les âmes de dévouement puisent là leur courage. Après la visite d'un hôpital où tant de misères réunies l'ont accablé, Taine demande à la Supérieure qui l'accompagne où ses religieuses trouvent la force de se dévouer nuit et jour à leurs malades. La Supérieure entr'ouvre devant le visiteur la porte de la chapelle et lui indique le tabernacle.

Toutes les âmes tentées ou déprimées y reçoivent réconfort et consolation. Les jours où Charles de Foucauld sent trop pesante, dans sa solitude, la nostalgie de tout ce qu'il a quitté, il s'en va vers sa petite chapelle, entrebaille la porte, jette un regard vers l'autel. Et il revient affermi par le sentiment qu'il n'est plus seul.

Ce ne sont que quelques traits. « Je ne vous laisserai pas orphelins », avait dit N.-S. Et s'il en est ainsi c'est que nous avons près de nous la présence de N.-S., comme l'enfant sait bien qu'il n'est pas seul, qu'il peut appeler, qu'il sera secouru parce qu'il sait sa mère dans la maison.

### III. — *Présence perpétuelle*

Jésus avait ajouté : « Voici que je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. »

Les disciples d'Emmaüs, craignant que le mystérieux étranger ne les quittât, insistèrent auprès de lui : « Restez avec nous, car il se fait tard et le jour est sur son déclin. » Nous n'avons pas à faire la même prière à Jésus-Eucharistie. C'est pour toujours qu'il restera parmi nous.

Il a institué son Eglise à qui il a fait des promesses d'immortalité : les puissances du mal ne prévaudront pas contre elle. Par son Eglise est assurée la pérennité du sacerdoce; il y aura toujours des prêtres pour renouveler le : « Faites ceci en mémoire de moi », et rendre le Christ réellement présent parmi les hommes.

Même aux jours de persécution, dans les catacombes aux premiers siècles, dans les granges sous la Terreur, dans les camps de concentration pendant la guerre, le Christ demeure pour fortifier, pour consoler, pour sanctifier. On peut le chasser d'un pays, il passe dans un autre comme il le conseillait à ses apôtres. Nous l'avons à notre disposition, comme l'avaient les premiers disciples qui participaient à la fraction du pain, comme l'auront ceux que son avènement suprême trouvera sur la terre. « Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. » Il n'a pas fait que passer le court espace de 33 années. Il est toujours présent personnellement à chaque génération.

A chaque jour suffit sa peine. Si celle de demain est plus grande, je suis sûr de pouvoir trouver près de lui la lumière et la force dont j'aurai besoin. Il ne me manquera jamais.

Présence inamissible ! Quelle sécurité pour l'Eglise en général, et pour chacun de ses membres ! Qu'un roi, qu'un chef de gouvernement, qu'un grand soldat vivent qui ont fait le bonheur ou assuré le salut d'une nation, il lui semble qu'elle est assurée contre tous les risques. Le Christ dans l'Eucharistie hier, aujourd'hui, demain : voilà la protection de l'Eglise et le repos inconfusible des âmes. « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. »

« Le Christ ressuscité désormais ne meurt plus. » On peut dire la même chose du Christ eucharistique. Il ne nous quittera plus, il vivra de génération en génération, il est bien nommé, l'Emmanuel, « Dieu avec nous ».

[1] Lamartine, *Harmonies Poétiques*, I, 8.